

# LE TRIBUN DU PEUPLE.

ORGANE DES TRAVAILLEURS

Liberté, Égalité, Fraternité.

Ton droit est mon devoir.  
Ton devoir est mon droit.

S'adresser pour les renseignements, de 9 à 11 heures du matin, 4, rue Las-Cases, chez le citoyen CONSTANT, dit l'Abbé CONSTANT,  
Auteur de la Bible de la Liberté et de la Voix de la Famille.

## L'heure du peuple : chute de Metternich.

La première heure de l'émancipation universelle a sonné : un vertige divin s'est emparé de tous les rois : ils chancellent et leurs couronnes tombent. Le trouble s'empare de leurs satellites, et les peuples assassinés se relèvent vivants en montrant leurs plaies saignantes et en poussant un cri formidable ! Un engrais de ruines royales se répand sur la terre, qui semble enfanter des multitudes armées. Le souffle de la liberté a fait tressaillir les ossements des nations dévorées jusque dans l'ancre des lions ! Gloire à Dieu ! voici le temps où le Christ doit descendre des nuées du ciel, c'est-à-dire se débarrasser d'un prestige menteur pour redevenir homme et peuple comme nous ; voici le dernier jugement des rois ! voici le jour de la grande justice ! Opprimés de toute la terre ! levez-vous, Rome est libre, la Pologne est vengée d'un de ses bourreaux ! La Russie reste seule excommuniée dans sa servitude, l'Europe est républicaine, Metternich est tombé !

On dit que le peuple de Vienne a pris en tutelle son empereur idiot, et va lui faire de son palais un hôpital. On a purifié par le feu la place où fut le repaire de Metternich. Le monde en travail de l'avenir a tressailli jusque sous les pieds de l'autocrate, que l'incendie de l'émancipation va bientôt emprisonner comme pour faire la repréaille de Napoléon au Kremlin !

Quand de si grandes choses se passent et se préparent, qui de nous tremblera lâchement et regardera en arrière ? Quel cœur ne sera pas électrisé de liberté et d'avenir ? Multitudes affamées, faites-vous place au banquet de Dieu : les repus tombent de leurs sièges ! Peuples, à table ! les rois sont ivres ! Petits et pauvres, en avant ; les riches et les grands s'en vont !

Quand la seconde heure sonnera, la terre sera agitée comme les vagues pendant la tourmente, et les hommes se tairont pour écouter parler la foudre !

A la troisième heure, le soleil redescendra sur la face de la terre et la trouvera changée.

## Nos principes sociaux.

C'est par l'accomplissement du devoir que le droit s'acquiert et se conserve. Manquer à son devoir c'est perdre son droit.

Le mauvais père n'est plus un père. Le mauvais époux n'est plus un époux. Le mauvais citoyen n'est plus un citoyen.

Mais aussi, méconnaître les droits de l'homme c'est l'affranchir de ses devoirs ; et par le nom d'homme j'entends l'humanité, avec ces trois termes, qui forment la trinité sociale : homme, femme et enfant.

La société nous doit en raison de ce que nous faisons pour elle, et nous lui devons en raison de ce qu'elle fait pour nous.

La vie pour la vie ; le bien pour le bien ; la guerre pour la guerre ; la paix pour la paix.

On ne peut forcer personne à croire, à vouloir et à aimer. La religion, l'amour et les autres attraites légitimes sont donc essentiellement libres.

Toute voie de fait, toute violence qui tendrait à

contraindre la foi, la volonté ou l'amour, doit être considérée comme une tentative d'assassinat moral, le père de tous les crimes.

Toute pensée qu'on opprime, toute parole qu'on étouffe est sainte ; elle doit être vraie puisqu'on la craint ; le mensonge tombe de lui-même.

L'obéissance à l'injustice est une injustice. La soumission à un ordre social, qui ne garantit pas la vie à tous et accorde du superflu à quelques-uns, est une complicité de meurtre.

Le riche qui dit au pauvre : Qu'importe que tu vives ? mérite que le pauvre lui réponde : Qu'importe que tu meures ?

Les lois qui protègent l'exploitation inique sont des provocations au pillage.

La propriété légitime est celle que tous sont intéressés à défendre. Nous sommes tous solidaires les uns des autres. Nos frères, c'est nous ; leur vie, c'est la nôtre ; leur richesse est notre ressource.

Les vrais frères sont ceux qui peuvent dire le tien est le mien, le mien est le tien ; ton droit est mon devoir, ton devoir est mon droit !

## Lettre à un ouvrier que ses amis portent à la candidature.

Au citoyen D..., à Montdidier.

Citoyen,

Vous me faites l'honneur de me consulter, et je vous en remercie. Voici ce que je vous réponds :

On vous offre la candidature :

Je n'ai rien à vous conseiller ; je connais vos opinions, mais consultez vos forces.

Il s'agit de la vie ou de la mort pour la société tout entière ; vous allez vous rendre responsable, devant Dieu et devant elle. Si vous avez la foi d'un vrai socialiste, l'espérance d'un apôtre et la charité d'un martyr, acceptez !

Vous me demandez encore quels sont les journaux et les livres qu'il faut propager. A cela je réponds : Tous les journaux et tous les livres des différentes écoles socialistes : les petits livres phalanstériens, ceux même de M. Cabet ; enfin tous ceux que vous connaissez. Et choisissez parmi ceux-là ceux que vous croirez les meilleurs. Ceux qui vous auront fait la plus vive impression produiront nécessairement le même effet sur les autres.

Je vous adresse le manifeste électoral de la Démocratie pacifique ; c'est très large et très beau ; je crois que tous les socialistes peuvent hardiment y adhérer. Je vous ai parlé d'apôtre et de martyr, ne croyez pas pour cela que je pense à vous rendre le dévouement très difficile. Ce sera, je le sais, une joie pour vous de vous offrir tout entier à la patrie commune.

Je ne sais si vous avez la parole facile ; mais, pour dire de grandes et belles vérités, il n'est pas nécessaire d'être un orateur ; et quand même vous pousseriez la modestie jusqu'à croire que votre candidature ne servira à autre chose qu'à balancer un mauvais candidat, vous devriez vous présenter.

Recevez, cher citoyen, mes salutations amicales et fraternelles.

A. CONSTANT.

19 mars 1848.

## Nos tendances politiques.

Le *Tribun du Peuple* compte, à peine trois numéros ; et déjà il est honoré de sympathies ardentes et d'injures anonymes. Nous ne répondons jamais aux injures ; quand aux sympathies, nous les accueillons toujours en demandant toutefois la permission de les choisir.

Nous n'avons pas besoin de dire quel est notre caractère comme publiciste. Il est tout entier dans nos paroles. L'énergie la plus franche, la logique des faits et des principes, le mépris de toute opinion corrompue ou égarée, le sacrifice le plus absolu de nous-même pour la cause publique, des croyances arrêtées et fondées en science et en raison, voilà ce que nous professons comme écrivain et comme homme. Nous nous honorons d'avoir des ennemis, parce que nous ne voulons que la vérité et la justice, et nous savons que la justice et la vérité ont les mêmes ennemis que nous.

Depuis huit ans que nous servons la cause du peuple, les dégoûts de toute espèce ne nous ont pas manqué. On a profité de notre vie studieuse et retirée pour verser sur nos mérites le poison des calomnies les plus honteuses. Suivant les uns, j'avais été chassé du séminaire pour avoir séduit un enfant, et j'avais entre les mains les certificats les plus honorables que le clergé n'avait pu me refuser à mon départ ; et cette enfant, qu'on m'accusait d'avoir séduite, était devenue femme et conservait pour moi une affection pieuse qui ressemblait à du respect filial. A trente-cinq ans, j'étais encore scrupuleusement fidèle aux engagements que j'avais pris avec l'Eglise ; je ne les ai rompus que lorsqu'elle a rompu les siens envers moi, ou plutôt l'autorité ecclésiastique m'a délié de mes vœux en refusant de me juger et même de m'entendre, en essayant de me corrompre à prix d'argent et en m'abandonnant sans autre ressource que mon travail, lorsque j'ai définitivement refusé de lui vendre mes convictions.

Proscrit par les aristocrates du clergé, j'ai subi les malédictions des heureux du monde qui se croient les élus de Dieu, parce qu'ils sont les favoris de la richesse... et je n'ai même pas trouvé de sympathie parmi les hommes qui se disent dévoués à l'émancipation des parias ! Je n'avais pas commencé par flatter leur orgueil ; je n'avais pas mendié leur sourire ; j'avais des convictions qu'ils ne m'avaient pas dictées ; mon énergie pouvait faire de moi un concurrent pour les boutiques de journaux, et la presse forma contre moi la conspiration de l'étouffement.

J'ai été en prison deux fois sans recevoir de ces organes prétendus de la liberté une seule marque de sympathie. La dernière fois, c'était pour la *Voix de la Famille*. Ma jeune femme était enceinte, et je ne pouvais, du fond de ma prison, lui donner de quoi vivre... il faut que je le dise, elle avait faim !... et personne ne s'est intéressé à elle ! Je m'étais fait l'avocat du peuple, le gérant responsable des douleurs du monde, et le monde me laissait plus seul que ne le fut l'Homme-Dieu dans l'angoisse de son dernier abandon !... Oh ! je l'avoue, alors... et vous me le pardonnerez, amis ; car vous ne saviez pas ce que je souffrais pour vous... j'ai désespéré un instant de l'avenir du peuple !...



Ma femme, âgée de dix-huit ans, seule, sans protecteurs, est allée alors frapper à la porte des ministères maintenant déchus ; elle a demandé grâce pour elle et pour son enfant... Peuple, je ne te reproche rien : tu ne le savais pas, et les journaux qui se disaient tes amis n'auraient pas voulu t'en instruire ! Il n'en est pas moins vrai que les misérables m'ont fait grâce de quelques mois... et lorsque sortant à peine de prison, je recommençais à travailler pour le peuple, un lâche qui déshonore le nom d'ouvrier me faisait un crime d'avoir consenti à sauver ma femme et mon enfant, et nous traitait de jongleurs, comme il a traité notre Béranger de barbouilleur et notre Lamartine d'infâme !

Frères, voilà ce que j'avais besoin de vous dire. Que ce soit fini pour cette fois, car je hais les personnalités, et vous n'avez à vous occuper de moi que pour m'écouter, si je vous dis des choses utiles. Que je sois un misérable à vos yeux, que m'importe ? pourvu que je vous sauve !

Frappé, mais écoute ! disait un héros de la Grèce ; et moi, qui ne suis pas un héros, mais qui ai des choses importantes à vous dire, je puis répondre à mes ennemis : Calomniez, mais écoutez !

Quelles sont maintenant nos tendances politiques ? Nous ne le dissimulons pas, elles appartiennent au socialisme le plus radical. Mais ce que nous voulons avant tout, c'est le bien de l'humanité. Nous croyons qu'une goutte de sang inutile devrait être expiée par les larmes de tout un monde, et nous croyons aussi qu'un seul homme qui meurt de faim accuse d'assassinat la société tout entière. Or, s'il fallait, pour qu'un pareil crime ne se renouvelât jamais, que la société tout entière fut punie... je demanderais seulement d'être frappé le premier ; mais j'acquiescerai en frémissant à cette immense et épouvantable justice !

Je crois que les palliatifs prolongent le mal, et que dans les cas de gangrène incurable on doit avoir le courage de souffrir le fer et le feu.

Je désire donc d'abord la paix universelle à tout prix, excepté au prix de la justice. Je demande que tous aient le droit de vivre : on voit donc bien que je ne veux pas de réaction. Seulement je crierai de toute ma force à ceux qu'on voudra tromper encore pour les endormir et les exploiter : Ne vous laissez plus sucer le sang par des vampires ! Guerre aux buveurs de sang ! Ne vous vengez pas, mais défendez-vous !

Nous attendons, pour en dire davantage, les premières opérations de notre assemblée nationale.

### Conflagration européenne.

La révolution court comme un incendie dans un bois mort. Berlin a fait comme Vienne, et la fusillade de l'hôtel des Capucines a été malencontreusement imitée par les sbires du roi de Prusse. L'insurrection a été terrible. Nous attendons des nouvelles du roi.

Un club, composé surtout de travailleurs, vient de s'ouvrir rue Grépillon, sous la présidence provisoire des citoyens Constant, Legallois et Esquiros. On y traitera les questions les plus importantes du socialisme radical. Il a pris le nom de *Club de la Montagne*. Le *Tribun du Peuple* rendra compte des délibérations.

### LA MÊME PATRIE.

Air : *Honneur aux enfants de la France.*

L'humanité vient de briser ses chaînes ;  
Le monde atteint ses jours de puberté.  
Dieu veut unir les familles humaines  
Au nom du Christ et de la Liberté !

Réjouis-toi, généreuse Italie,  
Tes oppresseurs, les farouches Germaines,  
Avec nous te tendent les mains,  
Enfants de la même patrie !

On avait dit que l'élu des conclaves,  
Double apostat du sceptre et de la croix,  
Ne serait plus qu'un brocanteur d'esclaves  
Que lui paierait l'indulgence des rois !...  
Les rois s'en vont et leur race est flétrie ;  
Un grand pontife a beni l'avenir,  
Et tous les peuples vont s'unir,  
Enfants de la même patrie !

A notre espoir Dieu daigne enfin sourire ;  
Il s'est fait peuple et fait le peuple roi !  
Marche, dit-il au pasteur qu'il inspire,  
En t'appuyant sur le peuple et sur moi !  
Tombe à jamais l'antique idolâtrie !  
Les cœurs sont pleins de mon culte immortel.  
N'ayez donc plus qu'un même autel,  
Enfants de la même patrie !

Un seul tyran menace encor le monde :  
Roi des hivers révolté contre Dieu,  
Son front pâlit sous la foudre qui gronde :  
Il sera pris dans un cercle de feu !...  
N'entend-il pas l'univers qui lui crie :  
Tu vas régner pour la dernière fois !...  
Combattons le dernier des rois,  
Enfants de la même patrie !

Au lieu des rois le peuple veut un père ;  
Las des bouchers, il demande un pasteur.  
Dieu le conduit au bonheur qu'il espère :  
Il a des cieux abaissé la hauteur.  
Par tant d'amour la nature attendrie  
Embrasse enfin dans leur fraternité  
Les enfants de la Liberté,  
Enfants de la même patrie !

### LES TROIS FRÈRES

Noble, bourgeois, prolétaire,  
PARABOLE

Aux bourgeois aveugles ; aux financiers de mauvaise volonté.

Or il y avait une famille composée de trois frères, dont l'un, qui était le plus âgé, jouissait déjà de son droit d'aînesse et de sa fortune, tandis que les deux autres étaient encore soumis à sa tutelle.

Mais déjà l'un de ces deux était majeur, et il demandait son patrimoine avec cris et menaces contre son frère aîné.

— Oui, dit-il un jour au sage qui l'exhortait à la miséricorde envers ce frère dominateur et injuste, le temps et l'âge m'ont fait libre ; je veux ce qui me revient de la fortune de mon père et de celle de ma mère ; je veux jouir de mon bien, le doubler par le commerce, avoir des chevaux et des valets pour être l'égal de mon frère aîné et l'écraser, si je puis, par le luxe de mes équipages.

Et je l'asservirai, lui prouvant ainsi que le droit d'aînesse n'est rien et que la richesse seule règne et commande.

— Enfant, dit le sage attristé, ces sentiments sont impies, ces paroles sont mauvaises.

Borne-toi à désirer d'être l'égal de ton frère aîné, puisque vous êtes tous deux fils d'un même père ; mais ne cherche point à lui mettre le pied sur la tête.

Car tu deviendrais alors injuste et criminel envers lui, comme il l'a été jusqu'à présent envers toi, et ce serait toi qu'on appellerait le spoliateur et l'ennemi.

Et songe que tu as un frère cadet, qui à son tour aura son heure de virilité et pourrait se venger sur toi comme tu désires te venger sur ton frère aîné.

— Eh ! que m'importe mon frère cadet ? interrompit le frère révolté ; que m'importe un enfant qu'on peut bâillonner avec des promesses et soumettre avec des verges ? S'il me demande sa part, je lui dirai qu'il est trop jeune pour gérer son héritage ; s'il parle de ses droits, je payerai des imposteurs en robe noire qui lui parleront du royaume des cieux et le menaceront d'un grand manéquin noir, armé de cornes, qui devra le rôti tout vivant.

Et il se soumettra, car s'il tentait de se révolter, j'aurais au besoin une grande troupe de valets armés à lui montrer,

et ces valets feraient couler de temps à autre quelques gouttes de son sang pour le réduire à l'obéissance.

— Mon fils, mon fils ! s'écria le sage en se voilant la face, je pleure et je tremble pour toi ; car tu es plus cruel que ton frère aîné, et les réactions seront plus terribles contre toi !

Mais l'insensé n'écoula pas les paroles du sage ; il se fit donner sa part d'héritage, la fit prospérer, et étant devenu riche, il accabla son frère aîné et réduisit le jeune en servitude.

Et, de crainte qu'il ne pût devenir riche comme lui et secouer ses chaînes, il l'entoura de pièges et d'embûches, lui mesura sa nourriture, et l'asservit à un travail accablant. En un mot, il se fit son maître et il en fit son esclave.

Mais le maître vieillit et l'esclave devint grand et fort à son tour. Et un jour que l'oppression avait été trop cruelle, il secoua ses chaînes et les brisa.

Puis se montrant vainqueur et terrible, au frère ingrat, qui avait appesanti son joug sur lui, il leva sa tête si longtemps baissée, et se fit voir à lui dans toute sa puissance.

Sa tête fièrement levée était empreinte d'audace, ses yeux resplendissaient de colère ; sa bouche respirait la menace ; ses reins forts et robustes étaient ceints d'armes terribles ; sa main droite tenait une épée nue, et sa gauche s'appuyait sur une écrasante massue ; ses pieds nerveux se tenaient fermes sur le sol et semblaient dominer la terre.

A sa vue, l'opresseur pâlit et sentit ses genoux faiblir, car son frère était armé et terrible ; et lui, l'opresseur, se disait :

Que va-t-il me faire, à moi, maintenant ? Que va-t-il me faire, à moi qui ai accaparé son héritage ?

A moi, qui me suis engraisé de son sang et de ses sueurs ! à moi, qui l'ai réduit en esclavage lui et les siens !

A moi qui l'ai tenu dans les chaînes de la superstition et l'ai entouré d'ombres et de menaces !

A moi, qui ai accaparé seul les fruits de la terre que Dieu nous donne pour être mis en commun et partagés comme entre frères !

A moi, qui l'ai laissé mourant de faim et de misère sous prétexte que le Christ a dit : Heureux les pauvres !...

A moi enfin qui ai fait couler son sang !

Que va-t-il me faire, à moi, maintenant ?

Il va me dépouiller de tout ce que j'ai pour s'en enrichir à son tour.

Il va ensuite me tuer barbarement et jeter mon cadavre aux chiens affamés.

Car je l'ai trop fait souffrir, et il est impossible qu'il me pardonne jamais.

Et alors l'opresseur essayait de prendre des déguisements et de cacher quelques-unes de ses richesses, afin de s'enfuir au loin et de se réjouir encore avec son or.

Et cependant son frère était là, armé et puissant, et il l'entendait, et il le voyait.

Mais comme il était fort, il fut miséricordieux, et il lui dit :

Restes ici et ne crains point, car je n'ai pas oublié que tu es mon frère, et si tu te convertis à la justice, je te ferai miséricorde.

Seulement n'essaie plus de dominer en usurpant pour toi seul les biens qui sont à tous, mais restes avec moi qui veux bien encore t'admettre à être mon égal, et à partager mes droits quoique tu en sois indigne.

Partage avec nous le bien de notre père, car, pour que les frères soient égaux, il ne faut point que l'un soit plus riche que l'autre, puisque celui-là pourrait toujours asservir ses frères !

Et surtout n'essaie point de t'enfuir avec nos richesses communes, comme un voleur de nuit et comme un traître à ta famille ; car alors il pourrait t'arriver malheur.

L'opresseur était étonné des paroles de son frère : il se sentait tellement coupable qu'il n'osait y croire, et essayait encore de s'enfuir chargé d'or.

Mais alors le vainqueur le garda à vue dans sa maison, faisant sonner ses armes afin de lui porter conseil.

Et à chaque heure le sage lui répétait :

— Reste ici et ne crains point, car ton vainqueur n'a point oublié que tu es son frère ; et si tu te convertis à la justice, il te fera miséricorde. Mais réfléchis vite et décide-toi, ne lasses pas sa patience, n'attends point qu'il soit trop tard !...

MARIE-NOËMI CONSTANT.

Rédacteur : A. CONSTANT.